



HAL
open science

L'impossible neutralité: Jean Rudolf von Salis et Herbert Lüthy, deux intellectuels suisses face à la guerre

Thomas Nicklas

► To cite this version:

Thomas Nicklas. L'impossible neutralité: Jean Rudolf von Salis et Herbert Lüthy, deux intellectuels suisses face à la guerre. La Suisse, entre consensus et conflits: enjeux et représentations, Germanosphères (Maison des Sciences de l'Homme; Clermont-Ferrand), Nov 2015, Clermont-Ferrand, France. pp.49-63. hal-02547324

HAL Id: hal-02547324

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02547324v1>

Submitted on 19 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

L'impossible neutralité : Jean Rudolf von Salis et Herbert Lüthy, deux intellectuels suisses face à la guerre

Thomas Nicklas

Université de Reims Champagne-Ardenne

Auch der Verfasser dieser dringenden Anfrage, Paul Karl Schmidt, ist später als legendäre Figur in die schweizerische Pressegeschichte eingegangen, als er in einer geharnischten Pressekonferenz am 15. Oktober 1942 den Verantwortlichen der schweizerischen Presse verhiess, dass das 'neue Europa' sie baldmöglichst in die Steppen Asiens oder noch besser ins Jenseits befördern werde.¹

Dans un texte intitulé « Les Chardons de 1940 », métaphore de la situation de la Confédération dans les mois qui suivirent la défaite de la France, Herbert Lüthy renvoya aux menaces proférées par le porte-parole du ministère allemand des Affaires étrangères, Paul Karl Schmidt, à l'encontre des responsables des grands journaux suisses lors d'une conférence de presse organisée à Berlin en octobre 1942². Ces déclarations prenaient pour cibles, sans toutefois les nommer explicitement, les rédacteurs en chef des grands quotidiens

¹ Lüthy, Herbert. « Die Disteln von 1940 ». In Kreis, Georg. *Juli 1940. Die Aktion Trumpf*. Bâle : Helbing & Lichtenhahn, 1973, p. 88. Le texte se trouve aussi dans : Lüthy, Herbert. *Essays II 1963-1990*. Éd. Riesen, Irene/Bitterli, Urs (= Lüthy, Herbert. *Gesammelte Werke IV*). Zurich : Verlag NZZ, 2004, p. 298-321.

² Sur l'étonnante carrière de ce personnage : Plöger, Christian. *Von Ribbentrop zu Springer. Zu Leben und Wirken von Paul Karl Schmidt alias Paul Carell*. Marburg : Tectum, 2009. Voir aussi : Lüthy, Herbert. *Fünf Minuten nach zwölf. Die « Kleine Wochenschau » des St. Galler Tagblatts von September 1942 bis Dezember 1944 sowie vier Schlussbetrachtungen*. Éd. Riesen, Irene/Bitterli, Urs. Zurich : Verlag NZZ, 2002, p. 501.

suisse de langue allemande, Albert Oeri (1875-1950) des *Basler Nachrichten* et Willy Bretscher (1897-1992) de la *Neue Zürcher Zeitung* notamment : l'un comme l'autre étaient en effet considérés comme les chefs de file de la « défense spirituelle » contre l'emprise du Troisième Reich³. Ces menaces de déportation vers les steppes d'Asie ou dans l'au-delà montrent les risques encourus par les partisans de la liberté d'expression et les défenseurs de la vérité face à la dictature nationale-socialiste, dans les pays neutres et en Suisse plus particulièrement. Ces fulminations en provenance d'Outre-Rhin renforcèrent la tentation helvétique du repli sur soi. La Suisse germanophone, loin de céder à la pression et aux intimidations, se retira alors dans un réduit mental :

Selbst der deutschschweizerische Rückzug in den Dialekt und in nur dem Eingeborenen verständliche Spracharchaismen gehört in jene seltsame Mischung von Kleinstaatsidyll und Verschwörung [...], die das Jahr 1940 kennzeichnet. Die schweizerische Presse war ausschliesslich ein Organ der inneren Selbstverständigung und Selbstinformation geworden [...], auch wenn auf Schleichwegen, über den dünn gewordenen gegenseitigen Reiseverkehr und – trotz strengem Abhörverbot – über Radio Beromünster noch Fetzen des schweizerischen Selbstgesprächs über die Grenze sickerten.⁴

Cette fuite dans un isolationnisme linguistique et intellectuel inquiéta l'observateur critique qu'était le jeune Herbert Lüthy (1918-2002). « Forteresse assiégée », selon une expression répandue⁵, la Suisse des années 1940-1944 risquait de se désintéresser et de se désolidariser des affaires du monde, si

³ Teuteberg, Rene/Petignat, Raymond/Roth, Dorothea/Suter, Rudolf (dir.). *Albert Oeri. Journalist und Politiker aus Berufung*. Bâle : GS-Verlag, 2002 ; Bretscher, Willy. *Im Sturm von Krise und Krieg. Neue Zürcher Zeitung, 1933-1944 : siebzig Leitartikel von Willy Bretscher*. Zurich : Verlag NZZ, 1987.

⁴ Lüthy, Herbert. *Die Disteln von 1940*, p. 109.

⁵ Schelbert, Leo (dir.). *Switzerland under Siege. A Neutral Nation's Struggle for Survival*. Rockport ME : Picton Press, 2000.

on ne lui rappelait pas qu'elle se trouvait au milieu d'une Europe en pleine effervescence. Il fallait donner libre cours à la pensée pour que la liberté ne soit pas étouffée. Seule la radio portait encore sa voix vers l'étranger, les journaux de la Confédération, interdits en Allemagne depuis 1934/35, n'étant plus lus au-delà des frontières. *Selbstverständigung, Selbstinformation, Selbstgespräch* – la Suisse isolée cultiva l'art du monologue pour se rassurer et s'orienter, monologue que les représentants du Troisième Reich voulaient à tout prix canaliser afin d'éliminer toute prise de position opposée à l'autorité usurpatrice de leur propagande. Des voix, dont celles de Jean Rudolf von Salis (1901-1996) et de Herbert Lüthy, se sont cependant élevées pour faire valoir, en langue allemande, le point de vue suisse. Porte-paroles d'un large consensus antitotalitaire en Suisse, dans les années du « siège », les deux commentateurs ont dû adopter différentes stratégies pour commenter l'évolution du monde avec leur exigence de vérité, malgré les contraintes de la « neutralité d'opinion », terme ambigu qui caractérise la ligne officielle de leur pays. Or quelle neutralité peut-il y avoir face aux mensonges et aux meurtres de masse ? L'article se propose d'étudier cet exercice d'équilibriste de la part de deux intellectuels menant le combat contre des dictateurs que la diplomatie de leur pays doit ménager afin d'éviter le conflit ouvert.

Deux parcours différents, un accord sur l'essentiel

A priori, ils avaient peu de choses en commun, le grand-seigneur Salis, issu d'une famille noble des Grisons, ayant grandi à Berne dans une ambiance patricienne et cultivée, et Lüthy, fils d'un théologien réformé bâlois et originaire d'une famille nombreuse. Toutefois, ils adhéraient aux mêmes principes et valeurs politiques, les deux historiens « libéraux », futurs collègues à l'École Polytechnique fédérale de Zurich où Salis fut élu professeur d'histoire en 1935. Lüthy y obtint, de son côté, un professorat d'histoire moderne en 1958. Les deux enseignants s'y partageront des cours en langues française et allemande⁶. Formés tous les deux dans

⁶ Bitterli, Urs. *Jean Rudolf von Salis. Historiker in bewegter Zeit*. Zurich : NZZ Libro, 2009 ; Wegelin, Peter. « Einleitung ». In Lüthy, Herbert. *Fünf*

des universités françaises, passeurs entre les cultures francophone et germanophone, Von Salis et Lüthy s'étaient familiarisés avant la guerre avec la tradition française d'une alliance étroite entre les lettres et le journalisme.

Leur vision européenne et globale des problèmes politico-militaires les empêchait de considérer la situation de 1940 comme le dernier mot de l'histoire. En 1940, Von Salis, qui avait travaillé pour le Département politique en tant que rédacteur d'un bulletin d'information destiné aux représentations diplomatiques suisses à l'étranger, avait déjà fait ses preuves comme commentateur de l'actualité politique⁷. L'année suivante, il se fit même un nom comme biographe quasi officiel du conseiller fédéral Giuseppe Motta (1871-1940), resté pendant une vingtaine d'années à la tête des affaires étrangères⁸. Spécialiste reconnu de « l'ère Motta », Von Salis avait une idée précise des enjeux de la neutralité helvétique, des enjeux qu'il s'agissait de défendre avec souplesse et fermeté contre les ingérences des puissances fascistes.

Sa proximité avec les instances du pouvoir fit de lui l'homme de la situation lorsque le Conseil fédéral se mit à la recherche d'un chroniqueur radiophonique pour commenter les actualités étrangères sur l'émetteur de Beromünster. Après une période de transition, il remplaça définitivement Herbert von Moos (1893-1965), à l'été 1940⁹. Son prédécesseur était mal vu des autorités allemandes car il avait plaidé la cause tchécoslovaque au moment de la crise des Sudètes.

Minuten nach zwölf, p. XVII-XXX. Pour les prises de position après-guerre de Lüthy : Gmehling, Joachim. *Kritik des Nationalsozialismus und des Sowjetkommunismus in der Zeitschrift « Der Monat »*. Thèse de l'université de Hambourg, 2010, p. 356-360.

⁷ Birrer, Sibylle. « Vom Wahren der Grenzen. Zu Aspekten und Lesarten der Biografie von Jean Rudolf de Salis ». In Ducrey, Pierre/Jost, Hans Ulrich (dir.). *Jean Rudolf von Salis, die Intellektuellen und die Schweiz*. Zurich : Chronos Verlag, 2003, p. 47-61, ici p. 52.

⁸ Von Salis, Jean Rudolf. *Giuseppe Motta. Dreißig Jahre eidgenössische Politik*. Zurich : Orell Füssli, 1941.

⁹ Voir la présentation autobiographique : Von Salis, Jean Rudolf. *Grenzüberschreitungen. Ein Lebensbericht. Band II : 1939-1978*. Francfort-sur-le-Main : Insel Verlag, 1978, p. 13-16.

Son remplacement fit toutefois grand bruit, certains organes de presse suisses y voyant une preuve de l'influence de la légation allemande de Berne¹⁰. Il faut pourtant souligner que le Conseil fédéral fit ici un bon choix. De 1940 à 1947, Jean Rudolf von Salis présenta, commenta et analysa tous les vendredis soirs l'évolution du monde en guerre. Ses émissions étaient destinées à la population suisse germanophone, visée en premier lieu par les propagandistes de l'idéologie nazie et d'un certain pangermanisme, les autorités suisses étant conscientes qu'une démocratie directe avait besoin de citoyens bien informés, capables de distinguer le vrai du faux. Dans ce contexte, Von Salis fut une voix porteuse du « monologue national » des années 1940-44, pour reprendre la formule de Lüthy¹¹. Au moment de la libération, on se rendit par ailleurs compte que ses émissions avaient été entendues dans une grande partie de l'Europe centrale germanophone, et ce malgré les interdictions imposées par les Nazis¹². En décembre 1944, un journal bâlois rapporta par exemple que, dans l'Alsace occupée, *de facto* annexée à l'Allemagne nazie, la population avait régulièrement écouté « le Suisse », connu pour son sérieux, son indépendance et la fiabilité de ses prises de positions¹³. Cette réputation valut à Von Salis le statut de partisan de la liberté¹⁴ et influa sur l'image que la Suisse avait de lui, pays qui, après 1945, le considéra comme une figure emblématique d'une résistance helvétique active contre les fascismes.

¹⁰ Schröder, Christian. *Politik im Schweizerischen Rundfunk bis 1947*. Thèse de l'université de Münster, 1991, p. 93-120, surtout la p. 105.

¹¹ Lüthy, Herbert. *Die Disteln von 1940*, p. 109.

¹² Un décret datant du 1^{er} septembre 1939 interdisait strictement l'écoute des radios étrangères et la diffusion des nouvelles. Le tribunal politique du régime national-socialiste, le *Volksgerichtshof*, s'appuya sur cette disposition pour condamner à mort des dissidents en Allemagne et dans les pays occupés (Wagner, Walter. *Der Volksgerichtshof im nationalsozialistischen Staat*. Stuttgart : Deutsche Verlagsanstalt, 1974, p. 88).

¹³ Birrer, Sibylle. *Vom Wahren der Grenzen [...]*, p. 54.

¹⁴ Von Salis parlait de « Partisanentätigkeit in den Ätherwellen » (Von Salis, Jean Rudolf. *Grenzüberschreitungen. [...]*, p. 82).

Dans son autobiographie (1978), Jean Rudolf von Salis se réfère au discours que l'écrivain et futur prix Nobel de littérature Carl von Spitteler (1845-1924) avait donné en décembre 1914 à Zurich (« Notre point de vue suisse¹⁵ »). Adopter une position au-dessus de la mêlée, affirmait Spitteler dans son plaidoyer en faveur de l'unité et la neutralité suisses, permettait de mieux voir les choses dont les combattants, aveuglés par leurs passions, ne pouvaient prendre la mesure¹⁶.

Herbert Lüthy partageait cette même idée lorsqu'il commença ses activités de commentateur au *Sankt Galler Tagblatt* (été 1942). De son point de vue prévalait le devoir de clarté du « neutre » qui, lui, jouissait d'une certaine liberté d'expression. On a souligné, à juste titre, les différences de tempérament entre les deux chroniqueurs, en opposant le détachement circonspect de l'historien de la diplomatie Von Salis à l'inquiétude et la critique tous azimuts d'un jeune homme de vingt-cinq ans, confronté à la destruction de la civilisation européenne¹⁷. Docteur de la faculté de Zurich où il venait de soutenir sa thèse consacrée aux commerçants suisses en France à l'époque de Louis XIV et de la Régence, Lüthy fit du journalisme sa première profession¹⁸. Lycéen à Saint-Gall, étudiant à Paris entre 1937 et 1939, chercheur prospectant dans les archives lyonnaises pour sa thèse, en 1941, sous les yeux des autorités vichyssoises¹⁹, Lüthy rédigeait des articles pour financer ses études. Rétrospectivement, il justifia sa conversion précoce au journalisme par sa révolte contre la montée des dictatures et l'abdication des démocraties : le « lycéen blanc-bec », furieux, ne pouvait

¹⁵ Spitteler Carl. *Unser Schweizer Standpunkt*. Éd. Riedo, Dominik/Von Matt, Beatrice. Lucerne : Pro Libro, 2009.

¹⁶ Von Salis, Jean Rudolf. *Grenzüberschreitungen*. [...], p. 108.

¹⁷ Bitterli, Urs. *Jean Rudolf von Salis*. [...], p. 80-86.

¹⁸ Comme contributeur du plus important journal radical de la Suisse orientale, le *Tagblatt*, publié depuis 1841 par la Maison d'édition Zollikofer à Saint-Gall.

¹⁹ Voir l'article issu de cette mission à Lyon (*Lyoner Reise*), en 1941 : Lüthy, Herbert. *Essays III (Frankreich) 1941-1990*. Éd. Riesen, Irene/Bitterli, Urs. Zurich : NZZ Verlag, 2005, p. 3-15.

s'abstenir de tirer sur les dictateurs depuis sa petite tribune saint-galloise, une tribune très exposée qui pouvait s'écrouler à tout moment²⁰, à cause de la situation précaire au sein de la « forteresse assiégée ». La liberté dont il usait dans le *Tagblatt* pouvait en effet lui valoir d'être remercié à tout moment. Ses prises de position étaient-elles conciliables avec l'idée de neutralité, principe fondateur de la Confédération ? Face à la « crispation défensive » d'une Suisse en désarroi et sous la contrainte de la neutralité d'opinion, Lüthy était fermement décidé à tester sa marge de liberté²¹. Pour lui, la neutralité ne pouvait verser dans l'indifférence, son pays n'étant pas à part mais bel et bien au milieu de la mêlée : « Und Neutralität heisst nicht Beiseitestehen, sondern gerade Mittendrinstehehen²² ». Le style qu'adopta Lüthy dans ses revues commentées de la presse étrangère, les *Kleine Wochenschauen* (septembre 1942-décembre 1944), fut celui d'une neutralité combative défendant les intérêts de l'humanité contre les barbares *intra* et *extra muros*. Contrairement à Von Salis, investi d'une mission quasi-officielle, Lüthy pouvait s'adonner à son goût pour la polémique, tout en respectant les pratiques rituelles de la neutralité d'opinion qui interdisaient de critiquer ouvertement des chefs d'État étrangers. Il s'était en effet posé comme ligne de conduite de ne pas aller trop loin

²⁰ « Noch auf der Schulbank wurde der Gelschnabel zum aggressiven Journalisten, um wenigstens von der Zuschauertribüne aus – die immerhin jeden Augenblick einstürzen konnte – als polemischer Heckenschütze sein Quentchen Pulver zu verknallen » (Lüthy, Herbert. *Nach dem Untergang des Abendlandes. Zeitkritische Essays*. Cologne : Kiepenheuer & Witsch, 1964, p. 10).

²¹ « Die zusammengekauerte Abwehrhaltung, das beängstigende Übergreifen der staatlichen Neutralität auf jede öffentliche Äusserung in der Jahren der 'Belagerung', der ganze Neutralitätskonformismus war zu unerträglich [...] geworden [...] » (« Fragmente zu einem Instrumentarium des geistigen Terrors » (1945). In Lüthy, Herbert. *Essays I 1940-1963*. Éd. Riesen, Irene/Bitterli, Urs. Zurich : Verlag NZZ, 2003, p. 60-77, ici p. 64).

²² *Ibid.*, p. 65.

dans sa critique, sachant que pour des raisons de convenance, Berne ne tolérerait jamais des attaques trop directes²³. Toujours est-il que Saint-Gall semblait plutôt à l'abri des événements mondiaux et peut-être même que la marge de liberté y était plus grande qu'ailleurs.

Neutralité impossible ? Écrire l'histoire immédiate, non sans empathie

Les auditeurs de la chronique de Jean Rudolf von Salis savaient, même en 1940, que la guerre était une guerre mondiale et que l'armistice conclu entre la France et les puissances fascistes ne rendait pas la victoire de l'Axe définitive²⁴. Le triomphe des dictateurs n'était donc que provisoire. À l'été 1941, Hitler lança l'offensive de son armée contre l'Union soviétique, offensive qui se brisa devant Moscou. Von Salis exprima alors ses doutes quant à la possibilité d'une victoire allemande : la déroute de l'armée napoléonienne de 1812 en était une preuve historique²⁵. Cette remarque courageuse avait toute sa place dans une Suisse où certains misaient sur un arrangement avec les puissances fascistes. Cependant, la Confédération se devait d'apporter un concours moral aux démocraties combattantes et il fallait le clamer à Berne aussi. Le 10 février 1943, Von Salis rencontra, pour un entretien confidentiel, le responsable de la politique

²³ *Ibid.*, p. XX. Pour le contexte : Kreis, Georg. *Zensur und Selbstzensur. Die schweizerische Pressepolitik im Zweiten Weltkrieg*. Frauenfeld : Huber, 1973.

²⁴ Von Salis, Jean Rudolf. *Weltchronik 1939-1945*. Zurich : Orell Füssli, 3^e édition, 1985. Pour les grandes lignes de la chronique : *Rückblick auf die « Weltchronik » 1940-1945. Zur Verleihung des Grades eines Doktors der Philosophie ehrenhalber an Jean Rudolf von Salis*. Hambourg : Pressestelle der Universität, 1983, surtout p. 25-44. Voir aussi : Birrer, Sibylle. « Jean Rudolf von Salis, 'Helvetien gebe ich nicht verloren...' ». In *Nachfragen und Vordenken. Intellektuelles Engagement bei Jean Rudolf von Salis*, Golo Mann, Arnold Künzli und Niklaus Meienberg. Zurich : Chronos, 2000, p. 35-88.

²⁵ Von Salis, Jean Rudolf. *Weltchronik* [...], p. 182 et p. 195-198. Une version plus explicite a été supprimée par les censeurs à Berne : *Rückblick auf die 'Weltchronik'*, [...], p. 33-34.

étrangère suisse, le conseiller fédéral Marcel Pilet-Golaz (1889-1958), connu pour être partisan d'une politique favorable à l'Axe. À ce moment, l'issue de la bataille de Stalingrad avait dissipé les doutes sur les forces en présence et Pilet-Golaz s'interrogeait quant à la place de la Confédération dans le monde d'après-guerre²⁶. Or le présent immédiat était aussi une source d'inquiétude puisque l'échec de la stratégie dite du « coup de main », la seule dont le Troisième Reich disposait, rendait ses actions ultérieures particulièrement imprévisibles : l'indépendance toute relative des pays neutres ne tenait qu'à un fil. Courant 1942, l'initiative était passée aux mains des Alliés mais l'Europe n'avait pas grand-chose à espérer car une solution diplomatique était irréalisable. La décision militaire s'imposait donc même si elle devait coûter des milliers de vies humaines²⁷. Les auditeurs de Von Salis apprenaient au même moment que Hitler préparait l'éradication des Juifs d'Europe. Le Führer répétait ces mêmes idées à l'occasion d'un discours rappelant la fondation du NSDAP le 24 février 1942²⁸. S'il fallait s'abstenir de critiquer ouvertement les dictateurs, pour des raisons diplomatiques, tout le monde était libre de citer leurs discours et d'en tirer les conclusions qui s'imposaient.

Au milieu des descriptions parfois répétitives, semaine après semaine, des opérations militaires et des manœuvres politiques, Von Salis marqua une pause dans son intervention du 24 décembre 1943, pour souligner l'écart entre le message de Noël et la réalité d'un monde en guerre : « Denn niemand ist so abgestumpft, dass er nicht mit Beklemmung den unüberbrückbaren Gegensatz zwischen der christlichen Weihnachtbotschaft und dem erbarmungslosesten aller Kriege feststellen würde²⁹ ». À la même date parut dans le

²⁶ Von Salis, Jean Rudolf. *Weltchronik* [...], p. 273-275. Voir aussi : Bourgeois, Daniel. « Le changement politique après la défaite française de 1940 ». *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2009, n° 93, p. 32-42.

²⁷ Von Salis, Jean Rudolf. *Weltchronik*, p. 268-270.

²⁸ *Ibid.*, p. 223. Pour les discours de Hitler, voir aussi : Benz, Wolfgang (dir.). *Handbuch des Antisemitismus. Judenfeindschaft in Geschichte und Gegenwart*. Berlin : Walter de Gruyter, 2013, p. 281.

²⁹ Von Salis, Jean Rudolf. *Weltchronik* [...], p. 367-371, ici p. 367.

Sankt Galler Tagblatt une réflexion polémique de Herbert Lüthy expliquant qu'il valait mieux, compte tenu de la situation en Europe, commémorer le Massacre des Innocents que fêter le message de la Nativité. Pouvait-on imaginer, se demandait Lüthy, pire farce que celle des « arbres de Noël réglementaires » en usage dans l'armée allemande³⁰ ?

Après Stalingrad et alors que les Alliés avaient pris l'initiative, le seul espoir de l'Axe était qu'aucun événement décisif n'intervienne³¹. Pourquoi donc continuer la guerre ? La réponse fut donnée en novembre 1942, lorsque Hitler déclara qu'il n'arrêterait le combat qu'à « midi cinq » contrairement au Reich wilhelminien qui, en 1918, avait déposé les armes à « midi moins le quart³² ». Cette évocation donna à Lüthy l'idée d'intituler le recueil d'articles que l'éditeur du journal de Saint-Gall, la Maison Zollikofer, souhaitait publier « Fünf Minuten nach zwölf ». L'éditeur saint-gallois modifia cependant de manière arbitraire le titre initialement retenu et opta pour « Fünf Minuten vor zwölf³³ ». Mais l'Europe pouvait-elle encore espérer échapper au pire début 1944 ? Lüthy ne partageait pas cet optimisme et la modification du titre l'irrita beaucoup. Bouleversé par l'autodestruction du Vieux Continent, Lüthy ne cessa de dénoncer les crimes des dictatures, tout en déplorant la lenteur des opérations anglo-américaines, une situation qui finirait, selon lui, par donner un avantage décisif à l'Union soviétique et qui prolongerait en même temps les souffrances et les destructions. Les démocraties occidentales n'avaient d'ailleurs rien à proposer pour l'après-guerre. Quelle autre perspective qu'un retour aux nationalismes mesquins et aux politiques égoïstes de l'avant-guerre ? Comment, dans ce contexte, imaginer un avenir

³⁰ Lüthy, Herbert. *Fünf Minuten nach zwölf*. [...], p. 213-217.

³¹ Chronique du 19 juin 1943 (*ibid.*, p. 126).

³² Niess, Wolfgang. *Die Revolution von 1918/19 in der deutschen Geschichtsschreibung. Deutungen von der Weimarer Republik bis ins 21. Jahrhundert*. Berlin : Walter de Gruyter, 2013, p. 129.

³³ Lüthy, Herbert. *Fünf Minuten vor zwölf. Feldzüge und Konferenzen von Stalingrad bis Teheran. Die « Kleine Wochenschau » des St. Galler Tagblatt [sic] mit einer chronologischen Übersicht*. Saint-Gall : Zollikofer & Co., 1944. Voir aussi : Wegelin, Peter. *Einleitung*, p. XVII.

viaible³⁴ ? Et Lüthy de rappeler à ses concitoyens qui avaient tendance à l'oublier, à cause du « destin particulier presque paradoxal de la Suisse », que leur pays se trouvait au milieu d'un continent dévasté pour lequel il devait assumer des responsabilités³⁵.

Le polémiste de Saint-Gall lut les lévites aux Confédérés lorsqu'en novembre 1944, la tentative de Berne de renouer des relations diplomatiques avec Moscou échoua³⁶. Tout en étant de bons démocrates antifascistes, les Suisses ne s'étaient pas intéressés aux souffrances des peuples soviétiques pendant la guerre, mais une fois l'Allemagne vaincue, ils ne voulaient pas manquer l'occasion de profiter de la reconstruction en Russie, remarqua-t-il amèrement³⁷. Un lecteur du journal de Saint-Gall s'offusqua de cette prise de position et reprocha à Lüthy son pessimisme quant aux perspectives de l'après-guerre. Il mit également en question ses commentaires négatifs à l'égard des Anglo-Saxons, alliés naturels de la Confédération. En revanche, il ne critiqua que modérément la Russie stalinienne, ou du moins juste assez pour qu'on ne le soupçonne pas d'être à la solde de Moscou³⁸.

Si Lüthy insista sur l'impossibilité d'un retour à la situation d'avant-guerre et la nécessité d'une reconstruction des bases politiques et sociales de l'Europe, il s'éloigna par contre de la ligne éditoriale de son quotidien libéral, favorable au *statu quo*. Le commentateur s'en prit alors aux « vaches sacrées » de la Confédération. Fin 1944, le consensus suisse contre la menace totalitaire se fissurait à mesure que le Troisième Reich déclinait. Lüthy comprit que le retour des luttes partisans sur le plan intérieur rendait superflu son rôle d'analyste porteur d'un consensus démocratique, sachant qu'avec le passage à l'après-guerre, l'uniformité antitotalitaire de l'opinion était devenue caduque. Il en tira les conséquences en mettant un terme à ses activités au *Tagblatt*, à la fin de l'année

³⁴ Lüthy, Herbert. *Fünf Minuten nach zwölf*. [...], p. 283.

³⁵ Chronique du 31 décembre 1943 (*ibid.*, p. 220).

³⁶ Cet échec entraîna la démission du conseiller fédéral Pilet-Golaz.

³⁷ Chronique du 11 novembre 1944 (*ibid.*, p. 393).

³⁸ *Ibid.*, p. 219.

1944. Jean Rudolf von Salis, de son côté, renforcé par son statut de « voix de la démocratie », continua son activité de chroniqueur à la radio dans l'immédiat après-guerre. La montée des antagonismes politiques, sur fond de guerre froide, l'amena à renoncer à ses commentaires radiophoniques en avril 1947³⁹. Ainsi fut tournée la page de la Seconde Guerre mondiale. Face au « rationnement de l'expression publique des opinions⁴⁰ », imposé par la situation de la Suisse entre 1940 et 1944, les deux commentateurs ont contribué à la défense spirituelle⁴¹ de la Confédération, tout en représentant le « vaste champ modéré » de la société suisse, insensible aux tendances extrémistes de l'époque⁴².

Paris libéré : un événement, deux façons de voir

Les différences de vues et de style entre les deux chroniqueurs se manifestèrent lorsqu'il s'agit de commenter les mêmes événements, notamment la libération de Paris. Jean Rudolf von Salis, fidèle à son optimisme, consacra son intervention du 25 août 1944 au retour de l'Europe à la démocratie⁴³. Partout, même en Europe de l'est, les peuples montaient sur les barricades pour faire valoir leurs droits, à la suite d'une longue nuit de l'oppression. Et le chroniqueur de parler du soulèvement de Bucarest où la foule avait demandé au roi de renvoyer le dictateur germanophile Ion Antonescu (1882-1946) et de rompre l'alliance avec Hitler. En Hongrie et en Finlande, deux nations qui avaient marché au pas de l'Allemagne nazie, des voix divergentes se faisaient

³⁹ Bitterli, Urs. *Jean Rudolf von Salis. Historiker in bewegter Zeit*, p. 78-79.

⁴⁰ Bonjour, Edgar. *La neutralité suisse. Synthèse de son histoire*. Neuchâtel : La Baconnière, 1979, p. 163.

⁴¹ Pour un emploi nuancé du terme : Keller, Stefan A. *Im Gebiet des Unneutralen. Schweizerische Buchzensur im Zweiten Weltkrieg zwischen Nationalsozialismus und Geistiger Landesverteidigung*. Zurich : Chronos, 2009, pp. 51-57.

⁴² *Die Schweiz, der Nationalsozialismus und der Zweite Weltkrieg : Schlussbericht, Unabhängige Expertenkommission Schweiz – Zweiter Weltkrieg*. Zurich : Pendo, 2002, p. 68.

⁴³ Von Salis, Jean Rudolf. *Weltchronik* [...], p. 437-440.

entendre et réclamaient avec instance un changement de politique. Le vernis totalitaire éclatait et l'on pouvait constater un retour, anarchique et imprévisible aux pratiques démocratiques qui donnaient tout son poids à la volonté individuelle et à la liberté des peuples. Von Salis voulait croire à l'avenir de la démocratie, même dans les pays de l'est de l'Europe. En même temps, les Alliés libéraient la France, avec le concours de la résistance française. À Paris, la population s'était soulevée contre l'occupation allemande pendant que les troupes du général Kœnig approchaient de la capitale. Les combats faisaient rage au centre-ville, les résistants envahirent les bâtiments publics et arrêtaient le préfet de la Seine, René Bouffet (1896-1945). La nouvelle de la libération de Paris se répandit à travers le monde et suscita beaucoup d'enthousiasme, tout comme l'annonce de son occupation par les troupes allemandes en 1940 avait suscité l'abattement. Symbole de la civilisation et berceau de la liberté moderne, le sort de la ville ne laissait pas indifférent. Paris libéré, la fin de la guerre se rapprochait rapidement. L'effondrement des positions de l'armée allemande en Europe de l'est et de l'ouest étaient de bon augure, conclut Von Salis⁴⁴.

Le ton était différent et surtout moins optimiste dans la *Kleine Wochenschau* du journal saint-gallois du 26 août 1944⁴⁵. Tout comme son collègue, Lüthy évoqua les vagues d'enthousiasme déclenchées par la libération de Paris, mais il le fit avec son sarcasme habituel. On voulait croire, écrivit Lüthy, que les premiers touristes d'après-guerre faisaient déjà leurs valises pour y partir en voyage d'agrément, comme si de rien n'était. Il leur rappela le poème d'Arthur Rimbaud « L'Orgie parisienne ou Paris se repeuple », écrit à la suite de la Semaine sanglante du mois de mai 1871 : « Ô lâches, la voilà ! Dégorgez dans les gares ! » Il fallait laisser à la ville le temps d'enterrer ses morts et de reprendre haleine après qu'elle eut échappé à la destruction. L'essentiel restait à faire, ajouta Lüthy, puisqu'il s'agissait maintenant de libérer l'esprit parisien, entaché par quatre ans de collaboration intense. D'éminents écrivains français ne s'étaient-ils pas rendus à

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Lüthy, Herbert. *Fünf Minuten nach zwölf*. [...], p. 346-349.

Weimar pour prendre le petit déjeuner avec le docteur Goebbels⁴⁶ ? La vraie intellectualité française ne s'était pas précipitée sous les feux de la rampe, allumés par les occupants, elle avait rejoint la résistance, souligna Lüthy, furieux. Ces combattants de l'ombre avaient surmonté l'épreuve et défendu la cause de l'Europe. La France libérée de 1944 les trahirait, déclara le commentateur, si elle se détournait de l'Europe, en retournant au nationalisme, comme s'il n'y avait pas de leçons à tirer des expériences de 1940. Les résistants français, persécutés par la Gestapo, avaient une vision claire de cette Europe dont une Allemagne dénazifiée devrait faire partie. La France qui venait d'être libérée arrivait à un carrefour de l'histoire, ajouta-t-il. Soit elle se repliait derrière le Rhin, nouvelle ligne Maginot, soit elle assumait l'héritage de la résistance intellectuelle en se tournant vers l'Europe. Las des contraintes de la neutralité d'opinion, Herbert Lüthy scella ici la fin du consensus politique en Suisse. Il identifie la construction de l'Europe comme le grand sujet des années à venir, sujet conflictuel notamment dans son pays.

Conclusion

De telles prises de position annoncent les activités futures des deux chroniqueurs. Jean Rudolf von Salis devint, dans la droite ligne de ses activités en temps de guerre, porte-parole officiel de la Confédération aux conférences générales de l'UNESCO. Il y milita en faveur d'une ouverture de son pays aux organisations internationales. Herbert Lüthy, quant à lui, « rentra » à Paris, ville où il poursuivit ses recherches historiques de même que ses travaux de journaliste. Il publia, en 1954, un portrait concluant de la France de la Quatrième République où il plaida pour l'unification de l'Europe, un processus qui exigeait, de son point de vue, un rôle actif de la

⁴⁶ Allusion aux « Weimarer Dichtertreffen » organisés annuellement par le ministère de la propagande (Hausmann, Frank-Rutger. « Die Herbstreise französischer Schriftsteller zum Weimarer Dichtertreffen 1941 im Kontext der nationalsozialistischen Kulturpolitik ». In Einfalt, Michael/Erzgräber, Ursula/Ette Ottmar (dir.). *Intellektuelle Redlichkeit – Intégrité intellectuelle. Literatur – Geschichte – Kultur. Festschrift für Joseph Jurt*. Heidelberg : Winter, 2005, p. 555-573).

France (et de la Suisse)⁴⁷. Dans la Confédération assiégée des années 1940-44, les deux acteurs ont joué leur rôle lorsqu'il s'est agi « de commenter, d'approfondir et de situer dans leur cadre les nouvelles brutes, la pure information, de façon à rendre compréhensible au peuple les événements qui survenaient dans le monde et dans le pays⁴⁸. » Même sous la pression des puissances fascistes et face aux forces de l'intérieur qui souhaitaient limiter la liberté d'expression⁴⁹, les autorités suisses n'ont pas abandonné les principes de la liberté de la presse et de l'information démocratique. La Suisse sut conserver, malgré toutes les restrictions, un espace de liberté dont purent profiter des porte-paroles d'un vrai esprit européen, comme Jean Rudolf von Salis et Herbert Lüthy. Ces deux derniers ont donné voix et forme à une neutralité combative qui ne s'aligne pas sur l'un ou l'autre camp, mais qui prend parti pour une cause, celle de l'honnêteté intellectuelle.

⁴⁷ Lüthy, Herbert. *Frankreichs Uhren geben anders*. Éd. Riesen, Irene/Bitterli, Urs. Zurich : NZZ Verlag, 2002. Pour la traduction française : *À l'heure de son clocher : essai sur la France*. Paris : Calmann-Lévy, 1955.

⁴⁸ Bonjour, Edgar. *La neutralité suisse*. [...], p. 160-161.

⁴⁹ Voir notamment la « Pétition des 200 » du 15 novembre 1940, adressée au Conseil fédéral, qui relayait certaines exigences allemandes : Waeger, Gerhart. *Sündenböcke der Schweiz. Die Zweihundert im Urteil der geschichtlichen Dokumente 1940-1946*. Olten/Fribourg-en-Brisgau : Walter, 1971, p. 108-189 notamment.